

L'avènement d'un costume canadien

D'après les documents du fonds Madeleine-Doyon-Ferland

Andrée Paradis

Volume 4, numéro 2, été 1988

La mode : miroir du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, A. (1988). L'avènement d'un costume canadien : d'après les documents du fonds Madeleine-Doyon-Ferland. *Cap-aux-Diamants*, 4(2), 11–13.



Costumes des Européens débarquant en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Cette illustration reconstitue l'arrivée de Maisonneuve à Montréal en 1642. (Collection de la Confederation Life)

L'AVÈNEMENT D'UN COSTUME CANADIEN

D'APRÈS LES DOCUMENTS DU FONDS MADELEINE-DOYON-FERLAND

par Andrée Paradis*

Dès que le Français mit le pied sur le sol du Canada, il introduisit, avec ses coutumes et ses traditions, son costume. À partir de 1608, navigateurs, explorateurs, médecins, apothicaires, religieux, cadets de grande famille, officiers de classe, artisans et paysans arrivèrent de tous les coins du royaume de France. Les larges feutres à plume d'autruche, les dentelles fines, les bottes sanglées des capitaines, les pourpoints craoisi des gentilshommes continuèrent à voisiner avec les sabots et les sobres étoffes des gens du menu peuple. Mais comme il fallut bientôt parcourir de longues distances, sauter dans les canots, traverser les forêts, fuir l'Iroquois toujours à l'affût, le costume connut tout aussitôt de notables transformations: les feutres à panache per-

dirent leurs plumes qui s'accrochaient trop facilement aux branches des arbres; les robes longues s'écourtèrent à mi-jambes; les manchettes de dentelle disparurent de la garde-robe quotidienne. Coureurs de bois, aventuriers, trappeurs, explorateurs, trafiquants de fourrure allèrent troquer chez l'Amérindien leurs souliers à boucle pour la mitasse et le mocassin; ce dernier, plus souple et plus léger, pouvait seul chausser la raquette. Les lainages fins se doublèrent de fourrure ou de cuir, plus résistants aux broussailles, imperméables à la neige et au froid.

*Ethnologue, chargée de ce fonds de 1979 à 1982

C'est la première phase d'évolution de notre costume. La géographie et le climat du pays impriment à notre vêtement ses trois premiers caractères: souplesse, sobriété, simplicité.

Une production coloniale

Un demi-siècle après l'arrivée de Champlain, quand la France en guerre avec l'Angleterre limitait l'envoi de navires, privant ainsi la colonie naissante de vivres, de munitions et de vêtements, l'on vit naître, encouragées par l'intendant Talon, quantité de petites industries domestiques dont la plus active fut certainement celle du tex-



Costume du coureur des bois au XVII^e siècle. Dessin de Henri Beau. (Archives nationales du Canada)

tile. Dès 1663, Talon fait venir des bêtes, à laine et à cornes, intéresse les colons à la culture du chanvre et du lin. «Après quelques essais, cette culture vient bien», déclare-t-il dans une lettre adressée au roi Louis XIV où il expose la nécessité d'établir des manufactures en ce pays. Le roi lui répond favorablement. Et dans la même année ainsi que dans les années subséquentes, arrivent quelques cordonniers qui s'installent, les uns à Québec, les autres à Montréal. Des tisserands en toile s'établissent de l'Île d'Orléans à la Côte de Beaupré. On achète des textiles qui devront être tissés à Québec. Six Françaises viennent spécialement pour enseigner la technique du filage, que Marguerite Bourgeoys et ses Soeurs popularisent. Les 500 familles venues de France, en même temps que Talon, installent dans leurs maisons des métiers à tisser le droguet, la serge et la toile. Les tanneries et les ateliers de tissages se mettent à produire assez de cuir et de drap pour les besoins du pays. En 1671, on produit près du tiers des chaussures et on tisse de la laine pour en faire

du droguet, du bouracan, de l'étamine et de la serge.

La stabilisation de la vie économique de la Nouvelle-France ne devait probablement pas durer longtemps. La France, après Colbert, reprit sa «politique d'intrigues». La colonie livrée à elle-même laissa tomber l'artisanat et recommença le commerce des fourrures. En 1700, la capture de la «Seine», qui transportait une forte cargaison de vivres et de marchandises, amena la dévaluation du castor et mit les 16,000 habitants de la colonie dans une fâcheuse situation. On regretta vivement d'avoir oublié les directives de Talon. Une femme sauva la situation: Agathe de Saint-Père, épouse de Pierre Legardeur de Repentigny.

Selon l'historien Albert Tessier, cette mère de sept enfants résolut d'établir une fabrique de drap et d'étoffe. Cette initiative réglait en partie le problème aigu de l'habillement. Elle n'avait à sa disposition ni main-d'oeuvre, ni outils de travail... et presque pas de matière première! On lui apprend que neuf Anglais, prisonniers des Indiens, connaissent les techniques du tissage; elle les rachète et les embauche. Ainsi, une de nos premières manufactures, sinon la première, sera créée et conduite par une Canadienne ayant à son emploi des travailleurs anglais...

Les experts trouvés, il reste à les munir d'instruments et de matériaux. Madame de Repentigny dénêche des métiers ou en fait construire. Elle grapple du chanvre et de la laine. En attendant mieux, l'ingénieuse dame utilise des substituts: écorces d'arbre, ortie, laine de bouc, poils de boeufs illinois, etc. Elle découvre aussi des matières tinctoriales nouvelles et met au point un procédé qui permet le traitement des peaux de chevreuil sans les passer à l'huile. Des tissus résistants sortent de ses ateliers; ils manquent de finesse, mais on n'en tient pas compte. Au cours de l'année 1707, les tisserands néo-anglais d'Agathe de Saint-Père retournèrent en leur pays. Mais l'élan était donné et les mains expertes ne manquaient plus. Au-delà d'une trentaine de métiers opéraient dans l'île de Montréal et produisaient 150 verges de tissu par jour. Cette fabrique de toile et d'étoffe cessa son activité en 1713. Elle avait rendu d'éminents services à un moment de crise. Nous venons de franchir la deuxième phase de l'évolution de notre costume: celle de la fabrication domestique. On n'utilise que des matériaux du pays, mais on emprunte encore les formes aux modes européennes.

La réaction métropolitaine

Le mouvement créé par Agathe de Saint-Père, qui enveloppa la population citadine, rurale et militaire dans un même vêtement, ne dura malheureusement qu'une trentaine d'années. Une poignée de courtisans, et en particulier Madame de

Pompadour, les actionnaires fort riches de la Compagnie des Indes occidentales et des gens dévoués au gouvernement s'attirèrent les faveurs de Louis XV. Le roi renouvela en effet à cette compagnie le privilège absolu du commerce dans toutes les colonies, avec droits illimités de fixer les prix, au plus bas pour les achats et au plus haut pour les ventes. Cette nou-

commerce des fourrures du Canada, le bénéfice exorbitant de 700 pour cent... Le dicton qui eut cours pendant si longtemps se vérifiait déjà: la colonie doit payer! De plus, l'intendant demande à la population du Canada de s'approvisionner aux magasins du Roi dont toute la marchandise provient des navires français. Elle s'y vend fort chère, et pour cause...



velle situation déclencha immédiatement au Canada une longue suite d'interdictions: défense de fabriquer des tissus et d'en vendre; défense d'en troquer; défense d'imprimer ou d'employer des presses, etc... Le caractère arbitraire et mesquin de l'administration de Paris s'ingère dans les moindres détails de la vie et dans tout l'état économique en général. Amendes, confiscations, destructions, enfin pilori et carcan sanctionneront les fautes. On fait raser toutes les fabriques existantes; on ne permet plus que le métier strictement essentiel à la subsistance, et on surveille de très près son développement afin qu'il ne dégénère pas en industrie et devienne un à-côté commercial familial. Une ordonnance des intendants Beauharnois et Hocquart soutient que nos fabriques menacent d'anéantir les manufactures de France et les privilèges de la Compagnie des Indes qui, à ce moment-là, réalise avec le seul

Envers et contre tous

La campagne, trop pauvre alors pour fréquenter le marché d'importation, va continuer à fabriquer ses propres vêtements. Le costume devient la marque distinctive de la société urbaine et de la société rurale: les gens de la ville portent le costume européen; ceux de la campagne gardent le costume canadien.

Parvenu à son troisième degré d'évolution, le costume canadien est définitivement créé. Désormais, il se suffira à lui-même et sera, à peu près immuable durant deux siècles. Il jouira d'une recrudescence de popularité lors de l'Insurrection de 1837, sous les exhortations de Papineau; la grosse étoffe du pays aura alors l'honneur de se pavaner jusque dans la grande salle du palais du Gouverneur. ♦

Des Canadiens s'affairent à la production de tissus. Gravure de J.E. Laughlin reconstituant une scène du XVIII^e siècle. (Archives nationales du Canada).